

Sundance Film Festival

Charles-Stéphane Roy

Number 253, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C.-S. (2008). Sundance Film Festival. *Séquences*, (253), 4–5.

SUNDANCE FILM FESTIVAL

ALEX RIVERA, OU COMMENT LA SCIENCE-FICTION A ENFIN TRAVERSÉ LA FRONTIÈRE

Son premier film, *Sleep Dealer*, une œuvre d'anticipation bouclée avec un budget ridicule, soulève plus d'idées que la plupart des films dits « politisés » à Sundance et offre le premier film mexicain de science-fiction digne de ce nom. Séquences l'a rencontré à Park City.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Le premier film de Rivera se passe dans un avenir indéterminé, plutôt semblable à notre quotidien; « cinq minutes après maintenant », pour reprendre l'expression de son auteur. Quel était le but d'incorporer des touches futuristes dans un environnement plutôt pittoresque ? « Il ne s'agit pas d'un geste politique à proprement parler, répond Rivera. Je crois que contrairement à la majorité du quotidien dépeint dans les films de science-fiction, l'avenir sera plus diversifié qu'on le croit, où la tradition aura encore sa place. De plus, ça nous épargnait de l'argent que de planter notre histoire dans un décor naturel. Nous n'avions pas le budget pour créer un monde entièrement renouvelé, et il est faux de croire que les innovations vont envahir toutes les régions du monde en même temps. La technologie a son propre agenda. »



Alex Rivera

Rivera a grandi dans la science-fiction et la politique-fiction. « J'ai dévoré *Star Wars*, mais aussi *Brazil* et *Blade Runner*, avoue-t-il. Comme il s'agit d'un genre qui ne cherche pas à renouveler son discours mais surtout sa forme, j'ai été tenté de me servir de la science-fiction pour mettre mes idées à l'œuvre, mes convictions. Ultiment, ce type d'histoire demeure centré sur un dilettante en lutte avec un système, ce qui rejoint complètement mes préoccupations. »

Sleep Dealer traite à la manière d'*Until the End of the World* de Wim Wenders ou encore *Strange Days* de Kathryn Bigelow de l'accoutumance parfois dévastatrice envers la réalité virtuelle, que nos sens ne sont pas encore prêts à absorber d'une manière compulsive. « Le village global sert d'abord à accroître le pouvoir des corporations, estime le cinéaste. Comme souvent, les entreprises créent les technologies, puis la rue (les gens) lui donne un sens, une réelle utilité, mais sans attendre de connaître les effets secondaires. On ne sait pas encore comment réagit le cerveau lorsqu'il est stimulé par les cellulaires, les iPod ou les jeux vidéo sur plusieurs années; et pourtant les conséquences ne sont pas seulement biologiques, elles sont aussi psychologiques. »

Rivera a pris son temps pour créer ce monde imaginaire. « J'ai eu l'inspiration du film il y a 10 ans, mais plus on attend en science-fiction et plus notre projet risque de finir en film d'époque ! Le travail virtuel a eu le temps de s'implanter un peu partout, comme dans le cas des téléphonistes indiens qui rendent service à des clients américains d'une multinationale depuis Bombay... Je n'ai pas inventé grand-chose au fond, même l'histoire de l'expropriation des nappes aquatiques étrangères n'est plus une nouveauté depuis qu'une firme américaine a tenté d'acheter les réserves d'eau naturelles en Bolivie. »

« L'immigration sert de tremplin pour parler de sujets plus globaux, comme l'économie, la politique, la nostalgie, la perte de repères... Et c'est intimement lié à la réalité mexicaine, une société qui ne cessera jamais de m'inspirer. »

En fait, le cinéaste s'est plus inspiré de la réalité que de ses rêves pour alimenter son scénario. « J'adore les sciences politiques, les théories économiques et ce genre de choses... mais je crois que nous vivons déjà entourés de science-fiction, insiste Rivera. Les bulletins de nouvelles sont ma plus grande inspiration, c'est là que j'ai appris que des chasseurs contrôlés à distance avaient bombardé des villages afghans et pourraient être utilisés si les États-Unis déclaraient la guerre à l'Iran. »

L'immigration est un thème récurrent dans la jeune filmographie de Rivera, surtout connu pour ses courts métrages expérimentaux, qui firent la joie des galeries et des musées. « L'immigration sert de tremplin pour parler de sujets plus globaux, comme l'économie, la politique, la nostalgie, la perte de repères... Et c'est intimement lié à la réalité mexicaine, une société qui ne cessera jamais de m'inspirer. »

Au final, Rivera ne veut pas réinventer la roue et préfère utiliser ses personnages pour raconter ses histoires que de se fier strictement à l'imagerie, aussi éblouissante ou sophistiquée soit-elle. « Il demeure manifestement plus difficile de véhiculer des émotions sensées et cohérentes à travers les personnages que de déployer un arsenal visuel qui repoussera une fois de plus les limites du genre, affirme le Péruvien né à New York. L'auditoire ne croira jamais à des théories strictement mises en chair, et mon plus grand travail fut consacré à rendre crédibles leurs préoccupations face à cette technologie, et non l'inverse. »

SUNDANCE FILM FESTIVAL

QUE RESTE-T-IL DES INDÉPENDANTS ?

Robert Redford, le Sundance Kid, s'est fait bien discret à l'ombre des pistes de ski de Park City, cité de villégiature hivernale où les chefs des multinationales remettent leurs raquettes. Après 24 ans, le plus important festival américain n'a peut-être plus aussi souvent besoin du Golden Boy pour attirer les studios, les vedettes et les médias dans son antre de découvertes, mais l'arrivée de la génération numérique et l'inclusion d'un volet international a ouvert le jeu considérablement de l'événement, qui aura fort à faire pour convaincre les acheteurs de délaisser leurs luxueux condos pour investir un marché encore en devenir.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Sundance sera toujours la Mecque du branding et le véritable point de ralliement de la faune indépendante, un terme générique qui a encore sa pertinence dans l'industrie américaine, faute de subventions et de risques encourus par les studios. Plus encore qu'à Toronto, on a rapidement le sentiment qu'il ne s'agit que d'une façade pour lancer sa ligne et attraper le bon acheteur. Bon an mal an, il y a surenchère de films, qui pour la plupart répondent aux critères d'une formule éprouvée; celle de la comédie sardonique aux personnages antisociaux, avec musique indie de circonstance et esthétique de perdants kitsch à la clé. Vous l'aurez compris, les clones de Solondz, Tarantino et Jared Hess sont légion, si bien que les voix originales se disséminent rapidement dans une mer de vagues à l'âme factices ou maniérés. Pourtant, il s'agit d'un des rares tremplins pour le cinéma non pas de gauche, mais du bas; celui des minorités économiques, des Afro-américains, des Premières Nations et des Hispanophones.

Alors, dans quel état se trouve le cinéma indépendant américain? Dans un carrefour générationnel, à la lumière de la programmation de cette année, où les *high concepts* formatés pour appâter les studios – **Hamlet 2** de Andrew Fleming, à la prémisse limpide et hilarante; ou bien le faussement nymphomane **Choke** de Clark Gregg – côtoient les essais plus aboutis (58 premières œuvres, toutes catégories confondues). Le drame **Frozen River** de Courtney Hunt, gagnant du prix du meilleur film de fiction, illustre bien comment la production périphérique peut se mettre au service des citoyens dits de seconde zone – ici, une mère monoparentale vivant dans une roulotte et une Mohawk survivant avec un racket d'immigrants illégaux passés incognito du Québec à l'État de New York en conduisant une voiture sur le fleuve Saint-Laurent gelé. À la fois trash et bourré de bons sentiments, Hunt a fait fondre le cœur du jury principal (Quentin Tarantino le premier!) avec une œuvre qui s'inscrivait dans un certain corpus au festival, tel le porte-voix d'une Amérique méconnue, qu'on jurerait tiers-mondiste: à en croire les nouveaux indépendants, les États-Unis hors des grands centres ressemblent à une vaste réserve.

Tel était aussi le constat du puissant et abouti **Ballast** de Lance Hammer, un cinéaste à surveiller. Plantée dans le delta hivernal du Mississippi, sa caméra scotchée à l'épaule scrute la relation turbulente entre une mère monoparentale (un paradigme de l'édition 08), son fils de 12 ans qui commence à frayer avec la vermine du coin et un voisin à la bonté naïve. Visiblement inspiré par les Dardenne, Bruno Dumont et le cinéma social européen, le film, déjà sélectionné en compétition à Berlin, devrait circuler à travers bon nombre de festivals, et avec raison.



Goliath

Un peu plus haut, la classe moyenne américaine tourne en rond avec ses malheurs bien sages, s'il faut en croire la majorité de la production misant sur des vedettes établies. La religion occupa étonnamment beaucoup de terrain, même de façon déguisée dans le champ gauche, comme en fait foi le préchi-prêcha **Henry Poole is Here** du réputé clippeur Mark Pellington, pendant que la libéralisation des mœurs continue d'alimenter l'imaginaire des cinéastes, à l'instar du **Mysteries of Pittsburgh** de Rawson Marshall Thurber, la tiède adaptation du roman influent de Michael Chabon qui ne réinvente en rien le triangle amoureux, même quand les pivots sont Sienna Miller et le fabuleux Peter Sarsgaard, qui, avec Paul Giamatti et Patricia Clarkson, sont devenus des figures incontournables à Sundance. Beaucoup plus cinglant fut **Towelhead**, le premier long métrage du scénariste Alan Ball (**American Beauty**), nouvelle charge contre la banlieusardise; rarement viol, racisme et préjudice n'auront été si drôles! À l'autre bout du spectre, la solitude occupe encore passablement l'imaginaire indépendant, à l'image de l'inqualifiable **Goliath** des frères Zellner, l'observation pousse d'un cocu développant une obsession à retrouver son chat après le départ de sa femme; l'affection cynique qu'entretiennent les Américains envers ses marginaux.

Tandis que les solides **Up the Yangtze** (ONF) de Yung Chang et **Les Femmes de la Brukman** de Isaac Isitan représentaient le Québec, de plus en plus visible aux abords de Deer Valley, Sundance n'a pas concocté des sections internationales à la hauteur de leurs ambitions, optant pour des essais arc-en-ciel de cinématographies, souvent en émergence (Azerbaïdjan, Jordanie, Pérou, Colombie, Panama).